

## Introduction

Loin de constituer une proposition univoque, la philosophie politique se définit tout d'abord comme une alternative : philosophie *ou* politique. La constatation de cette alternative constitue le premier mouvement de la philosophie politique ancienne. Philosophie et politique revendiquent chacune une connaissance privilégiée du réel. À la vie politique correspond l'horizon de la communauté politique, de ses lois, coutumes et croyances. Il appartient à l'homme politique d'agir en vue de la préservation de sa cité. Partant de cet horizon pratique déterminé par la tradition, l'expérience et la nécessité, la philosophie questionne les présupposés normatifs des pratiques politiques. Alors que du point de vue de l'homme politique, les besoins réels de la cité correspondent à son intérêt vital et tangible, le philosophe considère qu'il s'agit là de ses besoins apparents. Pour la philosophie, la question qu'il importe avant tout de poser ne concerne pas les moyens permettant de préserver la cité, mais bien plutôt la finalité de la vie politique : dans quelle mesure la vie dans la cité permet-elle aux hommes de réaliser leur nature réelle ? Conformément à la

perspective philosophique, les besoins réels de la cité sont à découvrir dans la nature des hommes qui l'habitent.

Cette différenciation entre le réel et l'apparement est constitutive de la philosophie politique élaborée par Socrate. À partir de l'apparement réel, le philosophe cherche à découvrir le réel en deçà de l'apparement. L'apparement réel, ce sont les pratiques, les opinions et les normes reconnues par l'autorité politique ; ce sont les ombres visibles sur les murs de la caverne platonicienne, incarnation allégorique du monde politique. En deçà de cette surface de l'expérience vécue au sein de la cité, le réel découvert par l'investigation philosophique correspond à la nature des choses et des hommes. Affirmant la primauté de cette nature réelle par rapport aux normes et aux lois entérinées par la cité, la philosophie politique socratique se fonde sur la distinction entre la nature, *physis* en grec ancien, et la loi ou la convention, *nomos*.

Partant, la philosophie politique se déploie non seulement dans la cité mais, dans une certaine mesure, contre elle ou, plus précisément, contre les sources d'autorité reconnues par la cité. Sa démarche apparaît comme étant fondamentalement critique : tout en étant ancrée dans le monde politique – il s'agit là de son point de départ incontournable –, elle prend de la distance par rapport à la perspective propre à celui-ci. Cette prise de distance lui permet d'accéder à une vérité à laquelle la cité n'a pas ordinairement accès. Dès lors, elle s'érige en

source d'autorité, face aux sources rivales d'autorité, à savoir, la religion et la loi politique. En s'affirmant comme source pleinement humaine de connaissance du politique, la philosophie ne s'appuie pas sur les croyances issues d'une tradition religieuse et conduit souvent à la remise en cause des croyances reçues. En se référant à des critères qui dépassent les vues ordinaires de la cité, elle se place en dehors des pratiques et des rhétoriques politiques pour mieux les discerner et les évaluer. Aussi son auto-positionnement en deçà de la cité est-il constitutif et constituant de sa fonction critique. Perçue comme menace, conscience ou rénovation, la philosophie politique entretient, dès ses origines, des rapports ambigus avec ses objets.

De par la puissance symbolique de l'événement, la mort de Socrate par la ciguë apparaît comme l'apogée du conflit entre la cité et la philosophie. S'il est difficile de sur-estimer l'influence de cette mort sur le développement ultérieur de la philosophie politique, il serait erroné de lui attribuer une singularité absolue, en considérant qu'après Socrate, la philosophie s'est réconciliée avec le pouvoir politique. En effet, comme l'a suggéré Leo Strauss, de nombreux philosophes ont, à partir de Platon, utilisé un art d'écrire pour dissimuler leur pensée sous une surface plus ou moins orthodoxe afin de se protéger contre le pouvoir politique et religieux. Mais cette seule stratégie était souvent insuffisante pour assurer la diffusion non entravée de la philosophie, ainsi l'atteste la publication posthume de certaines œuvres

philosophiques ouvertement critiques à l'égard de la religion (*Le Prince* de Machiavel), la persécution des philosophes, la mise à l'Index (*De l'esprit des lois* de Montesquieu) et au feu (*De Cive* et *Léviathan* de Hobbes ; *Du contrat social* et *Émile* de Rousseau) de leurs livres, ou encore la pratique de publier sous anonymat (*Lettre sur la tolérance*, *Traité du gouvernement civil* de Locke).

Toute l'histoire de la philosophie politique est donc bel et bien caractérisée par des confrontations répétées avec le pouvoir politique et religieux. Dès lors, l'on ne saurait voir dans la relation qu'elle entretient avec le pouvoir le critère permettant de saisir la diversité de la philosophie politique. C'est bien plutôt à travers l'articulation entre réalité et vérité que transparait sa diversité structurante. Source de querelles sans cesse renouvelées au cours de l'histoire, l'enjeu de la vérité se décline en fonction du sens donné au réel. Or c'est le réel qui se donne comme objet de toute *connaissance scientifique*.

Le critère de scientificité est déjà déterminant pour la philosophie socratique. Avant de devenir « *philosophie* », la philosophie socratique se comprend comme une science permettant de déceler, par-delà la contingence du monde humain, des principes stables – des principes de vérité – les Idées chez Platon, les dispositions morales et intellectuelles, telles que le courage, la justice, ou la prudence, chez Aristote. Tandis que les présocratiques définissaient la science comme l'étude du monde sensible, c'est-à-dire la physique (de *physis* pris en son sens premier),

Socrate s'efforce de donner à la science une nouvelle visée. L'innovation de Socrate consiste en ceci qu'au lieu de considérer la nature physique comme l'objet propre de la science, il érige l'Homme lui-même, en tant qu'être social et politique, en objet privilégié de la science. Selon la formule employée par Aristote dans la *Métaphysique*, Socrate, à la différence de Cratyle et Héraclite, s'occupait des « *choses humaines* ».

À partir d'une description des hommes tels qu'ils se donnent à voir dans l'expérience ou empiriquement (de *empeiria*, expérience), les socratiques vont élaborer une « *science de la vérité* » ; voilà la définition de la philosophie formulée par Aristote. À cette vérité correspond la sagesse, la *sophia* qu'aime et que recherche le *philo-sophos*. En se consacrant à la recherche de la vérité concernant les hommes, le philosophe recherche la connaissance scientifique du monde humain. Aussi le nouveau paradigme de la science devient-il la philosophie.

Car, si le monde sensible subit des changements perpétuels, si les lois et les coutumes connaissent une variété et une instabilité avérées, l'être humain renferme en lui le principe même du réel. Il a la capacité de connaître sa propre nature et de reconnaître, au travers des lois imparfaites établies dans les cités, la fin ultime visée par les *nomoi* : la justice au sein de la cité, la justice au sein de l'individu. Ayant pour objet la connaissance de soi, la quête socratique prend la forme d'une critique des hommes politiques qui prétendent détenir la science politique sans avoir réfléchi à la question de la justice.

Si Socrate fut à l'origine de la re-définition de la science en tant que philosophie, c'est Aristote, l'élève de Platon, qui va introduire à l'intérieur de la science une distinction décisive qui marquera durablement la philosophie politique. Il s'agit de la distinction entre science théorique et science pratique. À ces deux espèces de science correspondent des finalités propres : d'une part, la vérité théorique ; d'autre part, le bien dans l'action. Cette distinction aura comme conséquence d'accorder à la pratique une certaine autonomie par rapport à la théorie. Comme l'observe Richard Bodéüs dans *Aristote, la justice et la Cité*, il y a chez Aristote « *place pour une pluralité de biens spécifiques, qui sont chacun l'objet d'une science différente* ». En effet, à partir d'Aristote, les sciences pratiques, telles que la politique, la rhétorique, ou encore l'éthique, deviennent des disciplines à part entière. Dès lors, il appartient à chaque discipline de guider l'action grâce à des connaissances spécialisées. Il apparaît donc que le tournant introduit par Aristote a réhabilité les connaissances spécialisées dont Socrate n'a eu de cesse de pointer le caractère défaillant.

Mais la rupture entre Aristote et Platon est loin d'être totale : au fond, il s'agit pour l'un comme pour l'autre d'interroger la nature de l'homme, afin de parvenir à la connaissance de sa finalité ultime. Cette finalité constitue à la fois le bien pour l'homme et sa véritable nature, c'est-à-dire ce que l'homme devient lorsqu'il réalise son potentiel le plus élevé. Pour Aristote, la science pratique ne peut être utile à

l'homme que si elle parvient à cette connaissance-là. Selon la perspective partagée par Platon et Aristote, la question « *qu'est-ce que l'homme* » constitue le point de départ nécessaire de toute réflexion sur l'utilité ou l'avantage de la science pour l'homme.

Considéré comme faisant partie d'une échelle d'être, l'homme se distingue à la fois des êtres éternels et des animaux. Ses capacités spécifiques – la délibération, l'action intentionnelle, l'activité théorique – le définissent comme un être ayant seul la capacité de choisir ses actions en connaissant le bien dont elles sont constitutives. Connaissance et action sont les deux faces d'une même médaille dans la mesure où elles convergent toutes deux vers le bien pour l'homme. Il s'agit de réaliser, grâce à la fois à la connaissance de soi et à la capacité de bien agir, le potentiel le plus haut de l'être humain. C'est ainsi que la philosophie issue de la tradition socratique entend entretenir une relation privilégiée avec le réel. Paradoxalement, le « potentiel » de l'être humain est, le plus souvent, davantage réel que son être « effectif ». Car en tendant vers son potentiel, l'homme se réalise en ce qu'il a de plus spécifique et de plus vrai.

La rupture fréquemment évoquée entre philosophie politique moderne et ancienne, signale un changement profond quant aux visées que se donne la philosophie. Cette rupture doit être attribuée au développement d'une *nouvelle conception du réel*. À partir notamment du tournant machiavélien au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, tournant qui inaugura le

réalisme politique, le réel se comprend comme effectivité, à l'exclusion de toute potentialité envisagée en tant que finalité ultime. D'où la portée considérable de la notion de « *vérité effective* » proposée par Machiavel dans son ouvrage destiné aux princes (*Le Prince*, 1513). En conjuguant vérité et effectivité, le Florentin entend rejeter la critique socratique de la pratique formulée au nom de la vérité théorique. Selon Machiavel – et en ceci il est représentatif de la philosophie moderne en général – la science doit se mettre entièrement au service de la pratique. Comme l'affirme Francis Bacon dans le *Novum organum* (1620) : « *Le but véritable et légitime des sciences n'est autre que de doter la vie humaine d'inventions et de ressources nouvelles.* » Contrairement à la conception aristotélicienne de la science pratique, il ne s'agit plus d'accomplir des actions nobles en vue d'une finalité bonne en soi, mais d'accomplir des actions efficaces en vue d'une finalité instrumentale.

Cette nouvelle conception de la science vise à supprimer du même coup la distance cruciale qui séparait dans la perspective ancienne vérité et pratique, distance permettant aux hommes de s'engager dans une quête de connaissance, de tendre vers le meilleur. La science de la « *vérité effective* » ne se donne pas comme tâche de rechercher la vérité dans la mesure où celle-ci est déjà sous les yeux de tous. Il suffit de voir ce qui est ; il est inutile d'imaginer ce qui pourrait être, à la manière de ceux, Grecs et chrétiens, qui se sont évertués à imaginer quelle serait